

05.11.2013

YASMINA KHADRA, CANDIDAT A L'ELECTION PRESIDENTIELLE EN ALGERIE

L'homme qui habite ses rêves

Notre collaborateur, l'auteur Hamid Grine, sculpte le portrait de Yasmina Khadra, invité au Sila 2013, pour une présentation de son nouveau roman, les Anges meurent de nos blessures (éditions Casbah). Il a été l'invité du Forum de Liberté, une rencontre qui lui a permis d'annoncer sa candidature à la présidentielle 2014. Hamid Grine tente ici de saisir sa personnalité dans ce portrait.

C'est un maître de l'ambiguïté qui aurait rendu vert de jalousie le cardinal de Retz lui-même, l'auteur de la fameuse formule : "On ne sort d'une ambiguïté qu'à son détriment." Vous le dites à Khadra, il balayerait tout ça du revers de sa main, les yeux plus malicieux que jamais : "Moi ambigu ? Ya Mohamed, y a pas plus transparent que moi !" Stop et fin ? Non, cette phrase aussi est à décoder : quand Mohamed Moulessshoul alias Yasmina Khadra vous appelle Mohamed à la place de votre nom, c'est qu'il n'est vraiment pas content, c'est aussi pour marquer la distance avec vous.

C'est le début des hostilités. Non pas qu'il soit vraiment méchant, bien au contraire, il donnerait sa dernière chemise si vous êtes réglo avec lui, mais il est d'une susceptibilité d'écorché vif. à ne prendre qu'avec des pincettes. Khadra à Paris, Khadra à Alger, c'est Camus victime du parisianisme, le plouc du bled qui a encore de la poussière sur les chaussures et qui vous dame le pion là sur votre terrain : il écrit mieux que vous avec, quelle injustice, un succès insolent. Camus justement. Khadra aime Camus, mais il a horreur qu'il soit l'emblème de l'Algérie. Pour lui, Camus est un écrivain français d'Algérie qui a choisi sa mère, la France, plutôt que la justice et l'indépendance. Son rêve : effacer Camus comme porte-drapeau de l'Algérie et le remplacer par Khadra. Il pense qu'il n'a pas moins de talent que lui. Et peut-être même un peu plus. Question style, Khadra ne craint personne. Mais hélas, Camus pour les fans de Khadra a deux avantages que n'a pas l'auteur des Anges meurent de nos blessures : Camus a le Nobel, Khadra pas. Pas encore. Camus est mort assez jeune pour se créer une légende, Khadra a déjà 58 ans ! Et pour l'instant toujours bon pied, bon œil et bonne fourchette. Bien entendu, Khadra n'est pas d'accord. Il n'est jamais d'accord quand on le met en question. Il y perçoit une pointe de jalousie, un zeste d'envie, une pincée de méchanceté. Et il n'a pas tort. Car si beaux et si grands que soient les livres qu'il publie, on le conteste toujours quelque part. Parfois on dit qu'il a des nègres et il s'écrie alors : "Quel est le nègre qui accepterait de rester dans l'ombre durant toutes ces années de succès sans dévoiler son identité ? Soyons sérieux." Et quand, par miracle, son livre fait l'unanimité, on cherche l'homme et l'écrivain. De l'un on dit qu'il est militaire, comprendre qu'il appartient toujours quelque part au régime ; de l'autre qu'il est mégalomane. Khadra rit franchement : "Je suis un enfant de l'école des cadets que j'ai rejoint à 9 ans. J'ai appris qu'après Dieu, il faut aimer la patrie. Et ça dérange un homme qui aime son pays dans un monde où on change de pays au gré de ses intérêts mercantilistes ou pour la fumisterie de la gloire. Moi, monsieur, j'ai la gloire ! C'est ma famille, ma gloire ! Mégalomane, moi ? Cette légende est née parce qu'un jour, il y a longtemps, j'ai dit que j'étais traduit dans 17 pays. Pour moi, c'est une info, pour le scribouillard c'est une vantardise." Khadra n'aime pas beaucoup la presse. Pas toute, mais celle qui déforme ses propos, celle qui fustige ses livres sans les lire.

La presse française comme l'algérienne sont à mettre dans le même sac et à jeter ici à oued El-Harrach et là-bas dans la Seine. Ne restera que la presse qui lit ses livres "même si elle n'en dit pas du bien" j'ajouterais : qu'elle y mette la forme. Khadra accepte la critique pour peu qu'elle soit argumentée et polie. Si on le cherche on le trouve, parfois on le trouve sans le chercher, mais lui ne vous cherchera jamais. S'il ne vous aime pas ou ne vous aime plus, vous serez enterré dans le cimetière des transparents. La personne à qui il doit le plus ? Deux plutôt qu'une : sa mère à qui il doit la vie. Sa femme à qui il doit sa vie. "Ma femme m'a construit fibre par fibre. Elle m'a dit il ne s'agit pas d'être le meilleur, mais de donner le meilleur de toi-même. Elle m'a accompagné sur mon chemin en ne doutant jamais de moi." Ses yeux se brouillent, ses mots s'embrouillent : "Un prince koweïtien m'a dit : comment un Arabe ose-t-il porter un nom de femme ? Je lui ai répondu dans les yeux que c'est un hommage aux femmes. ça me valorise ! La femme, c'est tout !" On aurait aimé voir la tête de ce prince pour qui la femme est un "enfant malade et 12 fois impure", pour reprendre Musset.

être président un jour...

Enfant du Sud, Khadra dit garder sa porte ouverte à toute personne qui y frappe. J'ai vu avec quelle amabilité il répondait aux sollicitations. Là, une jeune fille qui veut des conseils d'écriture. Il pose avec elle une vingtaine de minutes ; là des fans qui veulent des dédicaces alors qu'il était 22h passées. Il signe de bonne grâce de son bras droit, ankylosé par 5 heures de signature au Salon du livre. "Il a fallu l'intervention de trois médecins pour débloquent son bras", me confie l'un de ses fans. Khadra est toujours là où on ne l'attend pas. Ambiguïté toujours : on le croit proche du régime, alors qu'il en est parfois son plus dur critique ! De la part du directeur du Centre culturel algérien à Paris, ça ne manque ni de panache ni d'audace. Il n'a peur de rien. Que des mots qui le fuient parfois, mais qu'il finit toujours par rattraper. Il revendique sa liberté : "Je n'ai aucun fil à la patte. Je n'appartiens à personne sinon à mes lecteurs à qui je dois ce que j'ai de meilleur." Imprévisible, insaisissable, attachant, irritant, irascible, gentil, méchant, Khadra est multiple. à prendre en bloc ou à laisser. Non, c'est lui qui vous laisse avant que vous ne le laissiez ! "Je n'ai jamais fait de mal sciemment. J'aime les gens et les gens m'aiment, je le vois à chaque voyage : Francfort, Madrid, Tokyo, Bucarest, je fais le plein à chaque fois. Et les plus grands me respectent. Ohan Pamuk, prix Nobel, s'est levé lors d'une conférence pour venir me saluer." Khadra est sûr de son destin, car habité : "à l'armée on m'appelait le marabout, car je trouve toujours des solutions aux autres et à moi-même." Aux innocents les mains pleines ? C'est vrai qu'il y a une part d'innocence dans Khadra. Une part d'enfance qui ne l'a jamais quitté. Une part de rêve sans laquelle un homme est un zombie, selon lui. à minuit tapante ce vendredi 1er novembre, il m'en donne la meilleure preuve : "Tu sais, je vais être candidat à l'élection présidentielle de 2014." Comme j'ouvrais grands mes yeux, il ajouta avec cet air espiègle qui le caractérise quand il est de bonne humeur : "J'ai la crédibilité, je suis honnête, je suis transparent, les gens me connaissent et me font confiance. Pourquoi pas ?" Pour l'enfant de Kenadsa, qui comptait la nuit les étoiles en rêvant d'y habiter, le rêve est fait pour être réalisé.

Il a réalisé son premier rêve : être un écrivain mondialement connu. Tout le reste est littérature, cette littérature dans laquelle il habite, pour laquelle il vit, et pour laquelle il mourra. Mais il n'est pas sûr de mourir. Il y a la postérité qui l'attend...

LYNDA NAWEL TEBBANI, CHERCHEUR EN LITTÉRATURE ALGÉRIENNE

«Ce n'est pas l'individu qui fait l'œuvre mais le roman»

Invitée au Sila par le Crasc d'Oran pour la présentation de l'ouvrage «le roman Algérien en débat», dirigé par Faouzia Bendjelid, elle revient dans cet entretien sur son travail de recherche qui porte sur le roman algérien, et plus particulièrement sur l'écriture de Mourad Djebel et El Mahdi Acherchour.

Liberté : Vous préparez sur une thèse sur le roman algérien, pourriez-vous nous dire exactement sur quoi vous travaillez ?

Lynda Nawel Tebbani : Mon travail de recherche a pour sujet : *Le Nouveau roman algérien. Etudes et Analyses des romans de Mourad Djebel et El Mahdi Acherchour*. Je tends à démontrer le nécessaire changement de regard que l'on doit porter sur la littérature algérienne aujourd'hui. En effet, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, il demeure important et nécessaire de lier la création de l'Etat-Nation à son pendant artistique, notamment sa littérature. La richesse esthétique et poétique de la littérature algérienne permet de rendre compte d'étapes, de mouvements offrant un agencement concret dans l'appréhension de son Histoire. L'achèvement stratégique d'une telle lecture propose de nommer avec assurance son histoire littéraire. Cependant, le mouvement littéraire se définit par l'effet de surprise qu'il convoque, par le surgissement qu'il implique. Si l'on lit la littérature algérienne depuis sa quête de légitimité et de libération comme nécessaire pivot historique dans l'indépendance artistique de l'engagement poétique, il ne faut pas occulter les autres étapes qu'a pu connaître son histoire littéraire. Ainsi, trop souvent l'on impose le terme étape qu'aux décades passées : tantôt s'agira-t-il de la littérature de la re-conquête, la littérature testimoniale ; tantôt s'agira-t-il de roman politique, d'enquête sociale. Cependant, dans cette norme appliquée à l'ébauche d'une cartographie des mouvements, est oublié le nouveau roman algérien. L'inattendu nouveau roman algérien qui se profile sous la plume de Mourad Djebel et d'El Mahdi Acherchour. En effet, ces auteurs quittant la norme, et ainsi la mode, propose une écriture-surgissement qui non renouvelle mais bien réagence l'histoire littéraire algérienne. L'inattendu d'un tel roman pourra s'expliquer dans cette réinscription singulière et particulière de l'Algérie, non plus donnée dans un réalisme qui se veut vrai, mais dans une utopie qui se veut universelle. Si le nouveau roman algérien déploie depuis sa structure jusque dans sa poétique, une nouveauté étrange, c'est qu'il apparaît doublement dans l'étrangeté d'un regard qui rappelle que l'Algérie est à inventer, à créer. Et c'est peut-être là l'enjeu de cet inattendu qui s'impose : il nous demande à changer de regard sur ce qui, d'abord surprenant, s'avère être nouveau et changeant.

On parle aujourd'hui d'une «Nouvelle génération d'écrivains», ayant émergé au début des années 2000. Certains qualifient cette écriture de post-traumatique, d'autres considèrent que le propos n'est pas suffisamment abouti pour affirmer que c'est une écriture qui ne se détache pas totalement des aînés. Que pensez-vous de tout cela ?

Une écriture post-traumatique ? Il faudrait alors pouvoir démontrer clairement par la critique les enjeux discursifs présentant le trauma que l'on viendrait dépasser ! Si le trauma se veut blessures, choc et coup nous n'en sommes pas sortis. D'une part, parce que l'enjeu de la littérature est d'exposer subjectivement et particulièrement les enjeux de réception d'un fait donné. Chaque auteur possède sa blessure et chacun est libre de l'exposer. Or, le traumatisme auquel vous faites allusion ne s'applique qu'à la « décennie noire », il ne s'agit plus de montrer un sentiment lyrique fort, mais de partager en une communauté mémorielle, le même deuil. Et c'est peut-être cela qui échappe à la « génération » que vous exposez. Leur écriture n'est pas aboutie par manque d'ouverture au lyrique pour mieux toucher à l'universel. De plus, à travers ces termes (traumatique, post-traumatique), il semble que vous nommiez la littérature d'urgence, archétype d'une écriture non aboutie puisqu'elle se pose essentiellement comme événementielle. Elle cherche à vouloir témoigner. Or, aujourd'hui nous ne sommes plus dans cette nécessité testimoniale. Au lieu de dire le traumatique, il s'agit d'évoquer le souvenir, la mémoire. Quelque chose de plus détaché, donc, et de plus intime.

Comment qualifieriez-vous cette «Nouvelle génération d'écrivains» ?

Ce n'est pas l'individu qui fait l'œuvre mais le roman. On peut trouver cette génération nouvelle mais alors il faut sortir du préjugé de catégorisation sociologique qui prétend que les jeunes ne peuvent qu'écrire autrement que les anciens et que leurs œuvres ne peuvent être qu'en rupture d'avec la tradition. Un jeune écrivain peut - et trop souvent - écrire comme un vieux ! Cette querelle n'en finit pas et existe depuis toujours dans l'optique synchronique d'une relation de littérature présente mis en conflit avec la littérature passée. Et comme l'expliquait La Bruyère lui-même : *«On se nourrit des anciens et des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; et quand enfin on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont intérieurs en deux manières, par raison et par exemple : il la raison de son goût particulier, et l'exemple de ses ouvrages»*. Si l'on enjoint le roman algérien à n'être qu'un calque d'une génération liée à une société à une époque donnée et précise (généralement, comme vous le nommez : période traumatique ou post-traumatique), alors nous ne lui offrons aucun avenir. Ce n'est pas l'homme qui fait une littérature ou œuvre, je me répète mais le texte et l'écriture elle-même. C'est pourquoi je préfère parler de nouvelle écriture, de nouveau roman plutôt que de nouvelle génération. En exemple, si Mohamed Dib était encore vivant et s'il avait pu poursuivre son œuvre, celle-ci comme celle qui venait clore son travail, serait appréhendée selon moi comme nouvelle écriture et nouveau roman.

Ne trouvez-vous pas que le roman Algérien s'enferme dans certaines thématiques?

Je préfère parler de transformation, de forme, de création dans ma recherche. Et vous avez raison, l'on a trop longtemps enfermé le roman algérien à des thématiques le limitant à n'être qu'un documentaire social. On en oublie dans cette focalisation la part importante de l'imaginaire et de la fiction. Dès lors, apparaît le même roman par manque davantage d'imaginaire, que d'imagination. Par exemple, se présente toujours la métaphore de la maison (en exemple Salim Bachi avec *La Kahena*, Fatema Bakhai, Nouredine Saadi) de l'Algérie en femme. A quand une Algérie devenue homme fort et non plus faible ? De plus, il ne faut omettre que des écrivains talentueux sont occultés, oubliés des grandes listes exhaustives de la littérature algérienne, je pense tout particulièrement à Mourad Djebel, El Mahdi Acherchour et au regretté Sadek Aissat. Ne présentant pas, justement, les thématiques que vous proposez comme trop usitées, ils sont souvent mis de côté, en retrait. Pour l'un, lui critiquant un travail poétique et artistique, pour l'autre un univers pas assez « algérien », et pour le dernier, l'erreur d'avoir choisi l'exil comme pays. L'écriture de Sarah Haidar est libre de toute étiquette et tout particulièrement loin de cette fameuse «tendance» du roman féminin algérien pour laquelle il s'agirait de jouer de toutes une liste d'auteurs féminins et de tendre à leur trouver des points communs. Vous savez les sempiternelles : le roman féminin contre la société, être femme algérienne et écrivain aujourd'hui, la femme algérienne et son combat... Le roman de Sarah Haidar démontre *autre chose*, et c'est bien là la force de son écriture. Réussir à nous poser de *nouvelles questions littéraires* et imposer un nouveau combat : le combat de l'écriture elle-même.

On ne lit plus le roman de la même manière, et pourtant, il semble qu'on le reçoit (étude, analyse) de la même manière...

Diversité du lectorat ne fait pas la diversité d'étude et d'analyse. Et puis de quel discours parle-t-on ? Comme vous l'énonciez vous-même dans un de vos articles : "[si] les théories littéraires ont évolué depuis des décennies, c'est toujours par le prisme idéologique que la littérature algérienne parvient aux lecteurs (...)" Le roman algérien contemporain est encore enclavé dans une lecture idéologisante entre la théorie postcoloniale et la théorie francophone. On ne le pense que dans les problématiques de l'hybridité, de l'oralité et dans les binarités simples du moderne contre la tradition, du culturel contre la société. A croire que le roman algérien n'a pas évolué depuis les années 70 et qu'il évoque, convoque les mêmes questionnements. Notamment le plus ridicule d'entre eux : demander à un auteur algérien francophone -il est vrai que notre entretien ne s'articule qu'autour de ce pan de la littérature algérienne- pourquoi il écrit

en langue française. Cette question posée à un auteur aujourd'hui démontre un manquement total à l'enjeu premier de l'écriture, la langue est un outil et son usage n'aide qu'à la création et non à faire une approche biographique d'un auteur considéré comme schizophrène culturel et linguistique ! Etre écrivain aujourd'hui c'est ne plus chercher à se marquer par une langue ou un pays, c'est appartenir à une utopie que l'on se crée pour soi et pour les autres, que l'on soit algérien, haïtien ou québécois. L'algérianité est le réel souci de l'appréhension du roman algérien aujourd'hui. Tel l'article de Merdaci qui a fait grand bruit l'an dernier alors qu'il considérait des auteurs écrivant en France non plus comme des Algériens mais des supplétifs. Il faut accepter qu'un roman puisse nous déstabiliser et changer nos habitudes, tel le roman de Sarah Haidar. Ce n'est donc plus au roman de se former, mais au lecteur.

Comment remédier à cela ?

La poétique est souvent l'élément le plus occulté des études sur le roman algérien tant on ne cherche qu'à y lire le réel et le factuel. De plus, il n'y a pas de mythologie littéraire. Des grands personnages devenus archétypes grandioses – comme cela peut apparaître dans le cinéma, à l'inverse. Certes Nedjma est là, toujours elle. Mais pourquoi oublier Radia-Hellé de Dib ou Loundja de Djebel, Tounès Hafi d'Acherchour. Il manque une incarnation artistique au roman algérien. Le remède serait de le lire comme une œuvre littéraire et non plus comme un manifeste politique ou sociologique, à l'instar des études des romans de Boualem Sansal ou Salim Bachi. Ce qui manque à la littérature algérienne contemporaine, c'est l'art.

Le lecteur est-il, d'après vous, sous-estimé, dans la mesure où l'on croit anticiper ses besoins ?

Il existe un réel travail de recherche en Algérie sur ce sujet, je pense tout particulièrement aux travaux de mesdames Bekkat et Bendjelid – auxquels je participe. Toutes deux offrent un réel terrain d'analyses et d'études pour mieux appréhender, réfléchir et analyser les romans algériens contemporains : Madame Bekkat propose un dictionnaire des nouveaux auteurs algériens, et Madame Bendjelid tout un travail de recherche sur 3 ans (2013-2015) sur la critique du roman algérien contemporain, en proposant des ateliers, des rencontres et des anthologies. Le travail est bien là. Présent pour suivre la réalité littéraire algérienne. L'anticipation que vous proposez pourrait se présenter en trois temps : l'apport didactique d'une part ; l'enjeu ludique, d'autre part ; et en enfin, l'apport réflexif. Tout d'abord, il s'agit de rendre compte d'une littérature algérienne, et plus précisément d'un roman qui apporterait une leçon, un enseignement universel qui lui permettrait d'être dans une entente et une appréhension plus globale sur des grands thèmes qui dépassent la sphère culturaliste maghrébine, arabo-berbéro-musulmane. Un roman algérien ludique, fou, caricaturiste, enjoué. Le roman algérien est pessimiste, noir, déprimé, il lui manque l'audace du rire. Réfléchir à autre chose que l'histoire, réfléchir le présent, l'avenir, l'anticipation d'une nouvelle Algérie comme d'une nouvelle cité. Et enfin, le roman de jeunesse (10/15 ans) nécessaire et essentiel à une éducation culturelle. On doit apprendre à lire tôt pour faire de bons lecteurs plus tard et déployer l'élan d'une littérature en devenir. Pour l'enjeu universitaire, il s'agit de décroiser les spécialités et d'offrir plus d'échange entre les universités. Il y a beaucoup de projets mais peu de projets en commun, en partage.

Avec votre recul d'universitaire, comment voyez-vous l'avenir du roman algérien à moyen-terme ?

Je dirais tout d'abord, qu'il s'agit de le voir *autrement*. Il manque à la littérature algérienne une normalisation théorique et un réel travail d'histoire littéraire. Le travail de relevé évoqué plus haut est le début d'une réelle révolution dans le champ critique algérien. Il s'agit de rendre cette littérature vivante, en mouvement et en élan. L'avenir du roman algérien est justement ce qui est à venir... de nouveaux textes, de nouvelles critiques et surtout une appropriation plus grande de l'algérianité. Le roman algérien n'est pas algérien en soi, il est à construire, inventer et surtout à écrire dans l'utopie de la fabula.

